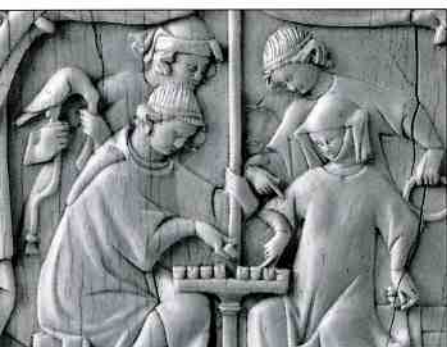


RENCONTRES DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

1300... L'ART AU TEMPS DE PHILIPPE LE BEL



ÉCOLE DU LOUVRE

Architectures du pouvoir sous Philippe le Bel Châteaux et enceintes urbaines

Châteaux et enceintes urbaines ont été, durant le Moyen Âge, un moyen privilégié d'expression du pouvoir : par leur présence, dominante ou ceinturante, ils ont permis à leurs maîtres d'ouvrage d'affirmer vis-à-vis du plus grand nombre leur suprématie grâce à une architecture mêlant intimement l'ostentation et la fonctionnalité. Les souverains ont usé de cette tribune à la mesure de leur ambition territoriale et sociale : le premier d'entre eux à l'avoir fait de façon systématique, au moyen d'une architecture standardisée, est le roi Philippe Auguste : plans géométriques, tours de flanquement semi-circulaires ou circulaires à archères, et tour maîtresse circulaire ont été pour ce roi la façon de symboliser sa maîtrise du territoire patrimonial ou conquis sur ses adversaires Plantagenêt. À sa suite, tous les maîtres d'ouvrage cherchant à manifester leur pouvoir ont décliné le modèle : ainsi affirmaient-ils aux yeux de tous l'essence de ce pouvoir, soit qu'il émane du roi, soit qu'il s'y mesure ¹ : de ce point de vue, le plus bel exemple de l'influence de l'architecture royale « philippienne » a été développé à Coucy dans les années 1230 par Enguerrand III de Coucy, qui prit en compte, de surcroît, les innovations apportées par les architectes de Louis IX à Carcassonne ou à Angers ².

Moyennant, justement, quelques innovations, tout particulièrement dans la conception des portes fortifiées d'accès aux châteaux royaux, les architectes de Louis IX ne firent que développer le modèle philippin en l'imposant à des échelles jusque-là inconnues, comme à Angers et à Carcassonne, tant au château qu'à l'enceinte extérieure dite « enceinte des lices » ³. En revanche, à partir de la toute fin des années 1270, c'est-à-dire à la fin du règne de Philippe le Hardi, et surtout sous le règne de Philippe le Bel, les architectes royaux développèrent, dans les châteaux et les enceintes nouvellement construits, des caractères tranchant nettement sur les concepts très normatifs mis en œuvre dans les trois premiers quarts du siècle ; ces caractères ont été repris dans les constructions dépendant d'autres maîtres d'ouvrage, au point de constituer ce que l'on pourrait appeler la « seconde architecture philippienne ».

Les constructions royales

Nature et implantation géographique

Le Languedoc

Philippe le Bel héritait, à l'époque de sa montée sur le trône, de régions soumises à l'autorité royale de longue date ; les plus fraîches conquêtes demeuraient néanmoins le Languedoc, dont Louis IX et Philippe le Hardi avaient entamé le quadrillage par des forteresses puissantes. Vers le Roussillon et la Cerdagne, c'étaient Carcassonne et ses « cinq filles » (Aguilar, Peyrepertuse, Puilaurens, Quillan et Termes)⁴ ; vers la mer, c'était Aigues-Mortes⁵ ; vers le Rhône, Beaucaire⁶ ; à l'intérieur du pays, Sommières et Montredon⁷.

L'aménagement de ces châteaux et enceintes était cependant œuvre de longue haleine, nécessitant d'importants moyens financiers : l'excellente monographie d'Aigues-Mortes montre ainsi que les travaux de l'enceinte, entamés en 1272, ne se poursuivirent entre 1274 et 1289 que de façon sporadique, de telle sorte qu'une grande part du monument visible aujourd'hui appartient au règne de Philippe le Bel, et non à celui de son père qui avait lancé les travaux en les concédant à un financier génois.

L'action des officiers royaux fut déterminante au cours du règne de Philippe le Bel pour renforcer l'affirmation de mainmise territoriale, plus d'un demi-siècle après la conquête : ainsi l'enceinte de la Cité de Carcassonne fut-elle profondément restructurée⁸, et quelques touches furent apportées aux châteaux des Corbières, particulièrement Puilaurens et Quéribus⁹. Dans la sénéchaussée de Beaucaire, Villeneuve-lès-Avignon fut considérablement doté : la tour Philippe le Bel fut édifiée au débouché du pont d'Avignon, entre 1292 et 1304¹⁰, et les imposantes fortifications du fort Saint-André au moins largement entamées¹¹. Le château de Beaucaire lui-même fut probablement renforcé et l'on peut attribuer à cette époque la construction de la tour du Roi à Uzès¹². Dans la même sénéchaussée, les châteaux de Sommières et de Montredon reçurent également de nouvelles fortifications, malheureusement non datées pour l'instant par les textes, mais seulement par les similitudes architecturales¹³. Près d'Aigues-Mortes, la tour de Bellegarde fut sans doute construite par l'administration royale à cette époque ; elle en était propriétaire dès 1239, sous le sénéchal Pierre d'Athies¹⁴.

Le comté de Champagne et de Brie

Par son mariage avec l'héritière de Champagne Jeanne de Navarre, Philippe le Bel entra en possession du comté de Champagne et de Brie. L'action de son administration fut ici plus limitée, se concentrant en deux places situées aux franges occidentales de l'ancien comté. À Provins, l'enceinte urbaine du Châtel fut terminée et considérablement renforcée par deux portes

monumentales, et toute une série de tours ¹⁵ ; à Château-Thierry, l'administration royale édifia la magnifique porte Saint-Jean à l'entrée du château ¹⁶.

Le Sud-Ouest

L'action de l'administration royale fut ici assez restreinte. On note cependant la création de la bastide de Domme, en Périgord, qui s'accompagna d'une très belle enceinte urbaine pourvue d'une porte remarquable ¹⁷. De façon plus conjoncturelle encore, l'acquisition du château de Bourdeilles par l'administration royale auprès des héritiers de Géraud de Maulmont fut l'occasion de renforcer un petit château devenant un appui du pouvoir, de façon d'ailleurs très courte ¹⁸.

Châteaux-citadelles de conquête en Flandre

Une seule région fut marquée par des constructions de type différent, illustrées par la forteresse dite « château de Courtrai » à Lille ¹⁹. Deux autres châteaux furent construits, ceux de Bruges et de Courtrai, dans le cadre de la campagne de Philippe le Bel contre la Flandre et le comte Robert de Béthune, qui fut la seule guerre du règne ²⁰. Il s'agissait ici de véritables citadelles militaires, plus encore que tous les exemples mentionnés plus haut : le cas est patent à Lille, où les dimensions de la place atteignaient celles d'une ville comme Aigues-Mortes. Au demeurant, la citadelle de Bruges ne fut jamais terminée, et celle de Courtrai fut rétrocédée au comte Robert de Béthune après la fin des hostilités de la guerre de Flandre.

La reconstruction partielle du palais de la Cité à Paris

De toute évidence, à des degrés divers, toutes ces constructions répondaient à un programme d'essence militaire, où l'ostentation et l'affirmation du pouvoir s'exprimaient au moyen de tours et de murailles ; il n'existait pas, dans ces programmes, de composante civile notable. C'est exactement l'inverse qui prévalut à Paris, où le grand chantier du règne fut la reconstruction partielle du palais de la Cité, à commencer par sa grande salle dont les dimensions furent conçues à l'aune de la puissance atteinte par les souverains au début du XIV^e siècle ²¹.

Les nouveaux traits de l'architecture royale

Plans d'ensemble, plans de détail

Dans leur grande majorité, les constructions menées sous Philippe le Bel furent des additions ou des restructurations d'ensembles préexistants, à l'exception notoire des trois châteaux-citadelles flamands qui furent des créa-

tions nouvelles. Les plans d'ensemble retenus pour ces citadelles furent directement inspirés du modèle normatif répandu depuis la fin du XII^e siècle par les maîtres d'œuvre de Philippe Auguste : rectangles plus ou moins réguliers, ils étaient flanqués par des tours semi-circulaires ou circulaires, et pourvus de portes à deux tours semi-circulaires très classiques.

Il est tout à fait remarquable de constater qu'en dehors de ces citadelles de temps de guerre, les constructions des autres régions usèrent d'un vocabulaire architectural très différent, beaucoup plus varié et sophistiqué. Bien sûr, la tour de flanquement semi-circulaire y conserva une certaine prédominance (Aigues-Mortes, Domme, Villeneuve-lès-Avignon, Puilaurens, Provins) ; mais les architectes usèrent de plans très différents. Ainsi constate-t-on l'utilisation de plans en amande (Provins-porte Saint-Jean), de plans pentagonaux à éperon (Provins-porte de Jouy et tours voisines ; Château-Thierry), de plans à éperon en accolade (Carcassonne, fig. 1), mais aussi de plans carrés à contreforts supportant des échauguettes polygonales (Carcassonne-porte Saint-Nazaire, fig. 2 ; Aigues-Mortes), de plans polygonaux réguliers ou irréguliers (Provins).

Cette floraison de plans, sorte d'éclosion soudaine, apparaît véritablement comme une libération du carcan normatif, à la manière d'un luxe qu'auraient pu se permettre maîtres d'ouvrage locaux et maîtres d'œuvre dans des pays où la pression militaire n'était plus l'élément essentiel présidant à la conception. Or ce n'est pas trop se hasarder que de prétendre que c'est bien au règne de Philippe le Bel que l'on peut attribuer cette renaissance : en effet, l'opposition entre les plans très classiques utilisés dans l'enceinte d'Aigues-Mortes, conçue dès 1272, et ceux, novateurs, utilisés à la Cité de Carcassonne où le chantier a commencé à la fin des années 1280 est très révélatrice d'un changement d'état d'esprit. Il ne s'agissait plus seulement d'affirmer une puissance sévère et presque déshumanisée, mais une puissance riche et triomphante.

S'agissait-il, dans ce domaine des plans, d'innovations véritables ? Sans doute pas : l'usage de tels plans put apparaître ici et là, au gré de tel ou tel maître d'ouvrage, dès avant le règne de Philippe le Bel. Il en va ainsi des plans polygonaux ou à éperons angulaires, bien connus de toute antiquité ; on relèvera néanmoins que le plan en accolade fut d'une grande rareté, quasi limité aux dites constructions. Le seul cas relevé ailleurs est celui de la tour flanquant la porte du château de Penne-d'Albigeois, attribuée sans preuves manifestes à Alphonse de Poitiers entre 1253 et 1271²². Quoi qu'il en soit, l'événement architectural fut l'usage simultané de tous ces plans dans un ensemble réduit de sites, tous aux mains du roi.

Des programmes plus techniques

La rénovation du vocabulaire architectural se manifesta également dans la conception des ouvrages. À commencer par les éléments défensifs actifs



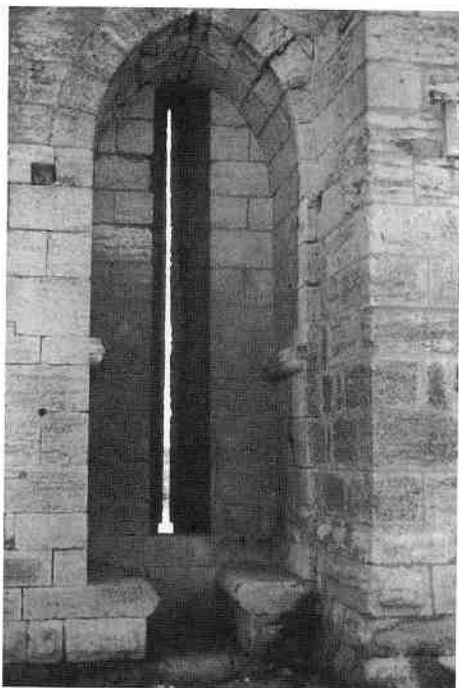
1.
Vue de la porte Narbonnaise.
Carcassonne.



2.
Vue de la porte Saint-Nazaire.
Carcassonne.

qu'étaient les archères : les fentes furent systématiquement pourvues d'étriers à la base, avec une variante localisée, dans les Corbières, d'étriers rectangulaires (archères en bêche) ; les ébrasements internes furent systématiquement pourvus de niches spacieuses, équipées de coussièges. Ici encore, on ne saurait parler d'innovation véritable : les archères à étriers et à niches étaient en usage depuis la fin du XII^e siècle. Mais ce qui doit retenir l'attention, c'est l'utilisation de telles archères de façon systématique dans la fortification royale capétienne, dont la norme était jusqu'au troisième quart du XIII^e siècle l'archère à ébrasement triangulaire simple dit « en sifflet »²³. On ne peut manquer de remarquer à ce sujet les expérimentations effectuées dans les diverses archères d'Aigues-Mortes, ou l'utilisation systématique des coussièges qui a été, à ma connaissance, limitée aux fortifications royales (fig. 3).

Il est plus difficile de s'engager pour d'autres caractères actifs de la fortification, comme les mâchicoulis : en effet, la majorité des constructions usa, comme auparavant, de hourds en bois pour la défense verticale rapprochée. On peut citer cependant les mâchicoulis qui garnissent la tour de Bourdeilles ; ils pourraient être considérés comme les premiers mâchicoulis sur consoles utilisés dans l'architecture royale.



3.
Vue d'une archère de l'enceinte,
avec ses coussièges, et les consoles
destinées à recevoir un plancher
pour une desserte à deux tireurs.
Aigues-Mortes.

La conception des portes d'entrée fut également l'objet de recherches poussées : au-delà de la simplification de certaines d'entre elles, encadrées par deux contreforts à échauguettes, comme à Aigues-Mortes, la grande majorité fut conçue avec des couloirs d'entrée très allongés, coupés par deux herses successives délimitant un sas contrôlé par un assommoir vertical et des archères. Ces portes élaborées, présentes à Aigues-Mortes, Carcassonne, Villeneuve-lès-Avignon, Provins et Château-Thierry, représentent l'étape ultime d'une évolution commencée à Angers sous saint Louis ; elles traduisent, par le surcroît de défenses qui y était mis en œuvre, une sophistication sans doute plus ostentatoire ou théorique que réellement fonctionnelle, exactement comme la sophistication des plans²⁴.

Le travail sur l'aspect des constructions

Au-delà de cette explosion architecturale, les architectes de Philippe le Bel utilisèrent avec prédilection une technique de parement totalement nouvelle dans l'orbite de la construction royale : le parement à bossage rustique. Qu'il s'agisse de Carcassonne, d'Aigues-Mortes, des tours neuves de Puilaurens, de la tour-porte de Beaucaire, de la tour de Villeneuve-lès-

Avignon, de l'enceinte de la Vignasse à Sommières, de plus petites constructions comme Montredon et Bellegarde, ou encore des portes Saint-Jean de Provins et de Château-Thierry en Champagne, de la porte principale de la bastide de Domme, cette constante s'impose.

Ce point mérite quelque développement. En effet, l'utilisation du bossage rustique à liseré était classique en Languedoc oriental et en Provence dès la seconde moitié du XII^e siècle²⁵ ; il est probable que les constructeurs médiévaux ne firent là que reprendre des techniques largement utilisées à l'époque romaine, et encore parfaitement visibles. Le bossage est un appareil à mise en œuvre moins coûteuse en temps, et il se prête surtout extrêmement bien au jeu d'ombres et de lumières, augmentant par cet effet l'aspect de puissance et de solidité de la construction. En revanche, le bossage ne fut quasi jamais employé dans les domaines contrôlés par les rois capétiens et Plantagenêt dans la première moitié du XIII^e siècle : le modèle philippin était au contraire basé sur l'emploi de pierre de moyen appareil soigneusement dressée et mise en œuvre en assises régulières.

Les architectes de saint Louis, dans les constructions qu'ils menèrent en Languedoc, tant dans les Corbières que dans les zones orientales de la région, respectèrent strictement le standard philippin, au moins dans les constructions que l'on sait dater précisément. Dans le corpus des fortifications datées, c'est à Aigues-Mortes que l'on constate pour la première fois la mise en œuvre d'un tel parement — peut-être du fait que la construction avait été concédée au Génois Boccanegra, et ce dans les années 1272. Le procédé eut un succès rapide, comme on l'a vu, sans que l'on sache exactement les raisons qui présidèrent à son emploi ou au contraire à son non-emploi ; mais l'originalité de ce succès a été la diffusion dans des régions jusque-là totalement étrangères au bossage, la Champagne et la Dordogne, où d'ailleurs elle s'arrêta aux seuls ouvrages royaux.

À l'inverse, il n'est pas neutre de constater que les fortifications de guerre à Lille, Courtrai et Bruges, ne furent pas dotées de cet artifice esthétique, renforçant la césure entre les constructions d'un pouvoir établi et celles d'un pouvoir en conquête.

Les constructions d'autres maîtres d'ouvrage

Il est intéressant de s'interroger sur les constructions qui furent influencées par les nouveaux canons de l'architecture royale ; l'investigation peut se concevoir sous deux axes. Le premier concerne ce que j'appellerai les « nouveaux puissants », petits nobles ou simples bourgeois ayant bénéficié d'ascensions spectaculaires du fait de leur rôle dans l'administration de Philippe le Bel. Le second concerne des maîtres d'ouvrage plus élevés dans la hiérarchie féodale.

Les « nouveaux puissants »

Le Languedoc

Lors de la conquête du Languedoc par la Couronne, des familles nobles de l'Île-de-France s'implantèrent dans la région ; certaines y firent souche, et, une fois leur position établie, purent songer à construire. Ainsi la famille de Voisins (le Bretonneux) fit souche à Arques, dans les Corbières ; Pierre I^{er} fut sénéchal de Carcassonne, et entama la construction d'un château qui fut achevé par Gilles I^{er} et Gilles II, ses fils, en utilisant des traits caractéristiques de l'enceinte de la Cité de Carcassonne : emploi du bossage, archères à étriers et à niches, tour rectangulaire à échauguettes portées par des contreforts²⁶. Une autre famille, celle de Bruyères, s'installa à Puivert ; on doit à Thomas de Bruyères, qui épousa en 1310 Isabelle de Melun, la reconstruction totale du château sur plusieurs décennies. Ici encore, certains traits de la fortification royale sont reconnaissables : bossages, archères, ainsi qu'une luxueuse architecture intérieure déployée dans la tour maîtresse²⁷. Plus marquante encore, la famille de Lévis s'implanta aux confins ariégeois des Corbières, reconstruisant de fond en comble le château de Montségur dans les années 1250, puis le château de Lagarde au début du XIV^e siècle : si, dans le premier de ces deux châteaux, se sentent les influences de la fortification royale du règne de saint Louis, en revanche le second s'apparente plutôt à la fortification du temps de Philippe le Bel²⁸.

À côté de ces familles du nord qui jouèrent un rôle marquant dans la croisade et constituèrent la première armature administrative du pouvoir royal, certaines autres, d'extraction plus locale, purent également acquérir un statut les autorisant à construire. Ainsi par exemple, Guillaume de Pian, l'un des sénéchaux de Carcassonne : lui-même, ou son fils, bâtit un nid d'aigle, le petit château de la Roquette ou de Viviourès, dans les années 1280. Il s'agit véritablement d'un « repaire » ; mais l'architecture qui y est mise en œuvre traduit sans conteste l'influence des grandes constructions royales — à commencer par l'utilisation du bossage, mais aussi la très belle grande salle voûtée pourvue de fenêtres à coussièges²⁹.

Enfin, il faut citer également une personne qui joua un rôle majeur dans la politique de Philippe le Bel, l'archevêque de Narbonne Guillaume Aycelin. C'est sous son épiscopat que fut rénové le palais de Narbonne, avec la construction d'une grande salle, ainsi que celle d'une tour maîtresse où l'on retrouve, à nouveau, les caractères de l'architecture royale développée à Carcassonne ou à Aigues-Mortes : bossages, petites échauguettes polygonales³⁰. Un autre édifice, beaucoup moins connu, édifié par ce prélat fut le petit château de Quillan, marqué par les mêmes caractères³¹.

Le cas de maître Géraud de Maulmont, conseiller du roi

Ce n'est que de façon très récente qu'a été mis en exergue le rôle joué par maître Géraud de Maulmont, conseiller du roi Philippe le Hardi, qui se plaça dans la vicomté de Limoges comme conseiller particulier de la vicomtesse, bénéficia de l'appui du Parlement et de l'administration royale durant toute sa vie, et vint s'implanter en Bourgogne auprès des ducs. Son patrimoine et sa richesse furent considérables, et son appétit de constructeur non moins important : de 1270 à sa mort, en 1299, il construisit à neuf le château de Chalucet, rénova le château haut de Châlus, construisit la maison fortifiée de Châlus-Maulmont en Limousin ; après 1283, il bâtit un beau logis flanqué d'une tour maîtresse polygonale à Bourdeilles, en Périgord (fig. 4). Enfin, il construisit à neuf le château de Montfort en Bourgogne, près de Montbard (fig. 5)³².

Tous ces édifices sont marqués par un besoin d'ostentation manifeste, usant d'une architecture somptueuse — quoique parfois marquée de régionalisme, comme à Chalucet. Les traits communs avec la construction royale sont sans doute moins évidents qu'en Languedoc : jamais, en particulier, les architectes de Géraud de Maulmont n'usèrent du parement à bossages. En revanche, les caractères de l'architecture renvoient à une ambition princière, par leur ampleur et le luxe qui y est déployé ; l'usage de l'archère à étrier ou à niche, celui de plans volontiers polygonaux pour tours ou tours maîtresses sont dans ces édifices la preuve d'une certaine influence.

Les conseillers du roi

Il est amusant de trouver dans un château proche de Gien, celui d'Arrabloy, des caractères extrêmement proches de ceux qui furent développés par Géraud de Maulmont à Montfort. Ce minuscule château fut le fait de Jean d'Arrabloy, conseiller du roi Philippe le Bel ; les flanquements par des tours polygonales, l'usage d'archères à étriers sont autant de clins d'œil à l'architecture royale³³.

Il en va de même au château de Ravel, en Auvergne : ce château fut acquis en 1283 par l'administration royale, et donné en 1294 à Pierre Flotte, conseiller du roi particulièrement influent. On y note une tour à bossages rustiques qui détonne dans l'architecture auvergnate, véritable importation ; et l'on retrouve le thème de la tour polygonale chère aux architectes de l'orbite royale, à côté d'une grande salle dont les peintures héraldiques ont été datées précisément de la charnière entre XIII^e et XIV^e siècle³⁴.

Signalons un autre proche du roi, Hugues de Bouville, qui fut chambellan de Philippe le Bel, ainsi d'ailleurs que son fils. Ils construisirent à neuf le curieux château de Farcheville au sud de Paris, entre 1299 et 1308 ; à vrai dire, les influences de l'architecture royale n'y sont pas manifestes, si ce n'est peut-être dans le luxe du décor de la chapelle. En revanche, les mâchicoulis en arc sur contreforts sont une curiosité du château — non que l'on ne puisse en



4.
Vue du château de Géraud de Maulmont.
Bourdeilles.



5.
Vue du château de Géraud de Maulmont.
Montfort.

trouver dans les constructions royales, mais plutôt en raison de leur caractère sortant de l'ordinaire en région parisienne ³⁵.

Autres constructions « sous influence »

Les constructions de Robert de Clermont en Bourbonnais et Charolais

Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, fut un contemporain de son neveu Philippe le Bel. Son mariage avec Béatrice de Bourbon en 1276 le fit entrer en possession du comté de Bourbon ³⁶, où il réaménagea profondément le château éponyme entre 1277 et 1287 (fig. 6), et construisit à neuf le château de Hérisson à partir de 1284 ³⁷. Dans cette région où le bossage était inconnu, ces deux édifices paraîtraient extraordinaires si on ne les mettait en relation avec les constructions royales : les tours de Bourbon semblent directement sorties d'un moule carcassonnais, et on pourrait les comparer à celles de Puilaurens. Je signalerai aussi un édifice berrichon qui dépendait des comtes de Bourbon, le château de Grossouvre, qui conserve une tour à bossages du même genre ³⁸.

C'est au même comte, ou à son fils, que l'on doit la construction d'une tour à bossages et archères à étriers du château de Charolles ; ce prince reçut en fief du duc de Bourgogne, son beau-père du second mariage, le Charolais ³⁹.



6.
Vue du château de Robert de Clermont.
Les tours et les courtines ont été surélevées par Louis II de Bourbon.
Bourbon-l'Archambault.

Les constructions ducales bourguignonnes et apparentées

On connaît assez peu les réalisations des ducs de Bourgogne avant la maison royale ; pourtant, un édifice majeur atteste de l'importance de certaines d'entre elles, le château de Montbard (fig. 7). Ici, une haute tour maîtresse polygonale à bossages, abondamment pourvue d'archères à niches, voisine avec une tour de même facture, plus basse, ainsi qu'avec un ensemble de courtines appareillées en bossages. Non daté, cet ensemble porte de façon évidente la marque de l'influence des grands chantiers royaux, et l'on peut le dater du règne de Robert II, entre 1272 et 1306⁴⁰. Or il est intéressant de constater que ce château voisine, à quelques kilomètres, avec celui de Montfort, contemporain, dû à Géraud de Maulmont, qui utilise les mêmes plans demi-octogonaux.



7.
Vue de la tour maîtresse.
Montbard.

Un autre site d'essence ducale proche de Montbard est le petit château de Châtel-Gérard, rectangulaire et flanqué de trois tours polygonales tout à fait comparables à celles de Montfort ; une fois encore, les analogies ne sont pas minces entre les divers sites, Châtel-Gérard paraissant avoir été construit comme une demeure fortifiée rurale des ducs de Bourgogne⁴¹.

C'est exactement le même courant architectural qui traverse le château d'Époisses, dans la même région : on y note la présence de tours rectangulaires et d'une tour demi-octogonale, toutes appareillées en bossages rustiques ⁴².

Enfin, un autre château considérable, mais non documenté, présente de remarquables analogies : il s'agit du château de Chaudenay, en Côte-d'Or, dominé par une superbe tour maîtresse à éperon polygonal irrégulier entièrement appareillée en bossages rustiques (fig. 8), et plusieurs tours polygonales présentant une face plane devant l'attaque, comme Montbard, Époisses, Montfort et Châtel-Gérard ⁴³.

Une construction isolée en Lorraine

Sans doute d'autres constructions pourraient-elles se rattacher à cette veine ; il est vain de prétendre en fournir une liste exhaustive. Signalons cependant une construction isolée en Lorraine, une des tours de l'ancien château de Ligny-en-Barrois, où l'appareil à bossages et l'usage de l'archère à étrier attestent de l'influence d'une architecture extérieure à la région, vraisemblablement royale.



8.
Vue de la tour maîtresse à éperon.
Chaudenay-le-Château.

Les caractères de l'architecture de ces constructions non royales

On a déjà évoqué brièvement les caractères de l'architecture de ces châteaux ; voyons quels rapprochements effectuer avec l'architecture royale contemporaine. Mais en préalable, il faut noter que, alors que la construction royale se développait dans des enceintes urbaines ou des châteaux à vocation militaire essentielle, la majorité des constructions évoquées pour d'autres maîtres d'ouvrage était destinée à la résidence propre. Cela influa, évidemment, sur l'architecture qui s'y déploya — de ce point de vue, la grande salle de Ravel ou la chapelle de Farcheville sont très représentatives.

Ce qui traverse, en fait, toutes ces réalisations est le recours au panachage d'un certain nombre de caractères présents dans l'architecture royale. Au premier chef, la diversification du plan des ouvrages de flanquement, avec le recours au polygone ou à l'éperon, est très significative ; vient, au même plan, l'usage du parement à bossages qui, certes, ne fut pas une généralité, mais fut assez fort pour s'imposer dans des régions jusque-là totalement ignorantes du procédé. Puis ce sont les caractères annexes, en particulier les archères, ou les mâchicoulis dans le cas de Bourdeilles.

Dans tous les cas, le recours à un ou plusieurs de ces critères permet, sans le moindre doute, de mettre en évidence l'influence des constructions royales. Mais on pourrait aller plus loin : car il est clair que, dans certaines micro-régions, se manifestèrent des courants plus ciblés encore. Je pense, tout particulièrement, au courant des échauguettes polygonales du Languedoc, directement dérivées de celles de Carcassonne et d'Aigues-Mortes, qui traduisent à Narbonne et à Quillan l'intervention d'architectes royaux. Je pense également au courant très vivace de la Bourgogne, où le plan polygonal basé sur l'octogone est un véritable caractère dominant, dont on peut se demander si l'origine ne se situe pas dans les constructions de Gérard de Maulmont ; cela expliquerait aussi sa présence dans une construction mineure comme celle d'Arrabloy, en raison du statut de son constructeur, proche de celui de Maulmont, voire dans celle de Ravel.

Et le cousinage de ces édifices les uns avec les autres est plus manifeste encore lorsque l'on compare les dispositions d'accès au château d'Arrabloy dans le Loiret, où la porte est précédée d'un porche à coussièges, et celles du château de Lagarde en Ariège, strictement identique : or il n'existe pas, à ma connaissance, d'autre exemple identifié d'une telle disposition, vraisemblablement destinée aux visiteurs en attente d'ouverture des portes.

En tout état de cause, le rattachement de ces maîtres d'ouvrage à l'architecture développée dans les constructions de Philippe le Bel est manifeste ; car chacun de ces édifices participe d'une volonté de rénovation des concepts architecturaux philippiens du début du XIII^e siècle.

Le renouveau architectural dans son environnement

Les constructions d'essence Plantagenêt

Si l'on peut ainsi caractériser assez bien le renouveau dans l'architecture royale à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle, et dans les constructions influencées par celle-ci, on peut aussi se poser la question de l'évolution dans des contextes différents ; de ce point de vue, l'examen des constructions développées par les souverains traditionnellement concurrents, les rois d'Angleterre, s'impose en raison de sa complémentarité par rapport à la première. En matière de constructions royales, c'est évidemment outre-Manche que l'on doit chercher les plus prestigieuses, réalisées pendant la conquête du pays de Galles par Édouard I^{er} à la fin du XIII^e siècle : elles ont été largement étudiées, et l'on a même mis en évidence les relations qui existèrent entre Savoie et Angleterre pour la réalisation de ces immenses forteresses ⁴⁴.

Pour l'essentiel, ces forteresses ont été largement inspirées du concept philippin basique. Le château de Flint, construit en 1277 et sans doute jamais achevé, comprenait une enceinte quadrangulaire flanquée de tours, pourvue à l'un de ses angles d'une tour maîtresse cylindrique isolée, sur le modèle des châteaux de Philippe Auguste ⁴⁵. Certes, ces châteaux furent marqués par des appropriations majeures comme le châtelet d'entrée dit « *keep-gatehouse* » qui formait un véritable logis : l'examen de ces châtelets traduit une remarquable similitude d'évolution conceptuelle avec celle des châtelets développés dans l'architecture royale française contemporaine. En particulier, l'allongement des passages d'entrée et la multiplication des défenses à l'intérieur de ces couloirs se retrouvent, sous des formes différentes mais apparentées dans l'objectif ⁴⁶. Pour autant, et quoi qu'on en ait dit parfois, la construction royale Plantagenêt de la fin du XIII^e siècle ne fut pas novatrice, contrairement peut-être à ce qu'elle avait été au siècle précédent : seul le château de Caernavon, avec ses tours au plan systématiquement polygonal, détonne par rapport aux autres sites. Ce château fut commencé en 1283-1286, mais ne fut jamais totalement achevé ⁴⁷. De ce côté-ci de la Manche, dans les régions soumises à l'autorité des rois-ducs, l'activité fut assez faible : le château de Sauveterre-la-Lémance, l'un des seuls chantiers importants de la fin du siècle mené après 1279, n'a rien que de très classique, et celui de Molières en Périgord, mené après 1314, n'est rien de plus qu'une petite construction baillagère flanquée de tours pleines rectangulaires ⁴⁸. En revanche, le château de Bayonne comprenait une tour maîtresse hexagonale, mal datée en raison de sa disparition ; des recherches récentes ont mis en évidence une porte à tour polygonale de la fin du XIII^e siècle ⁴⁹.

Y eut-il, à l'image des renouveaux dans l'orbite française, un sursaut dans l'orbite des Plantagenêt ? Je pense que, malgré la littérature qui a pu se développer sur le sujet, le courant a été, en définitive, assez restreint : on a mis en exergue, en effet, la véritable floraison de châteaux qui résulta de la montée

en puissance des papes français — Villandraut, Budos, Fargues, Duras, Roquetaillade, et d'autres encore, construits au début du *xiv*^e siècle — pour affirmer la puissance du modèle édouardien ⁵⁰. Mais, une fois encore, ce prétendu modèle ne résulta que du modèle philippin réinterprété, et je pense que, sur le territoire continental, la prégnance de ce dernier fut déterminante.

Quelles furent, en définitive, du côté des possessions Plantagenêt, les véritables modifications conceptuelles ? On note un courant, relativement restreint, de châteaux à flanquements polygonaux qui pourraient faire pièce aux constructions d'émanation royale française. Budos, château à tours hexagonales, fut construit à partir de 1308 par un neveu du pape Clément V ⁵¹. Fargues était flanqué par trois tourelles hexagonales ; il fut bâti par la famille du même nom, très proche de Clément V puisqu'on y trouve, en moins de vingt ans, un cardinal et deux évêques ⁵². Plus tard, dans le premier tiers du *xiv*^e siècle, on pourrait citer aussi le cas de Mas-d'Auvignon, avec ses tours polygonales irrégulières, ou celui du Puch, édifié dans les années 1330, avec des tourelles polygonales ⁵³.

Mais ces quelques édifices restèrent marginaux, et l'on a peine, en définitive, à les rattacher à un courant fort ; doit-on en rechercher l'origine dans les constructions royales, ou au contraire attribuer le recours à des plans polygonaux aux effets du renouveau dans le domaine royal français ? Après tout, ne peut-on penser que les tours polygonales de Caernavon, isolées du côté anglais, doivent plus aux effets des variations apportées dans le domaine royal français, par l'entremise des architectes savoyards identifiés par Taylor, qu'à une véritable évolution dans les conceptions Plantagenêt ?

Sans doute cette question des influences ne pourra-t-elle trouver de solution définitive ici ; mais la force du mouvement d'idées dans les constructions d'émanation royale française invite à s'interroger sur l'origine du processus, d'autant qu'il fut, côté anglais, relativement marginal.

Un courant architectural sans descendance

Que construisirent les rois de France entre la fin du règne de Philippe le Bel et l'éclatement de la guerre de Cent Ans, trente ans plus tard ? À vrai dire, je ne sache pas que l'on ait reconnu une seule forteresse royale où soient caractérisés des travaux d'importance entre ces deux événements ; je ne connais aucun trait d'architecture que l'on puisse mettre en exergue pour cette période — si ce n'est la construction des bases de la future tour maîtresse de Vincennes, sous Philippe VI de Valois en 1337 ⁵⁴.

Après la mort de Philippe le Bel, en 1314, le courant novateur imprimé par la maîtrise d'ouvrage royale, repris par les proches du pouvoir, semble s'être brutalement tari. Sans doute faudrait-il des études bien plus détaillées pour prétendre cerner exactement la césure qui s'effectua : quelques exemples cités ci-dessus peuvent montrer qu'en région, le courant put se propager

encore durant une décennie. Mais il serait difficile de ne pas mettre en relation cette brutale décrue avec le marasme qui s'introduisit à l'époque dans l'économie et la vie politique du pays : on parlerait, aujourd'hui, de crise. Celle-ci fut d'autant plus durable que peste et guerre de Cent Ans vinrent, dans les années 1330-1340, perturber de façon dramatique la vie sociale du royaume.

Faut-il alors considérer ce courant architectural du règne de Philippe le Bel comme une sorte de chant du cygne d'une société médiévale en crise ? L'explosion architecturale du pouvoir fut-elle l'apogée d'un siècle finissant, annonçant un demi-siècle de stagnation avant le renouveau des années 1360, sous Charles V ? S'il faut se garder d'une caricature historique, la mise en évidence de la « seconde architecture philippienne » permet au moins de considérer les années 1300 comme un point majeur de l'histoire architecturale du royaume.

Localisation des édifices cités

Aguilar : Aude, commune Tuchan.
 Aigues-Mortes : Gard.
 Angers : Maine-et-Loire.
 Arques : Aude.
 Arrabloy : Loiret, commune Gien.
 Bayonne : Pyrénées-Atlantiques.
 Beaucaire : Gard.
 Bellegarde : Gard.
 Bourbon-l'Archambault : Allier.
 Bourdeilles : Dordogne.
 Bruges : Belgique.
 Budos : Gironde.
 Caernavon : Grande-Bretagne.
 Carcassonne : Aude.
 Chalucet : Haute-Vienne, commune Saint-Jean-Ligoure.
 Châlus : Haute-Vienne.
 Charolles : Saône-et-Loire.
 Château-Thierry : Aisne.
 Châtel-Gérard : Côte-d'Or.
 Chaudenay-le-Château : Côte-d'Or.
 Courtrai : Belgique.
 Coucy-le-Château : Aisne.
 Domme : Dordogne.
 Duras : Lot-et-Garonne.
 Époisses : Côte-d'Or.
 Farcheville : Essonne, commune Bouville.
 Fargues : Gironde.
 Flint : Grande-Bretagne.
 Grossouvre : Cher.
 Hérisson : Allier.
 Lagarde : Ariège.
 Ligny-en-Barrois : Meuse.
 Lille : Nord.
 Mas-d'Auvignon : Gers.
 Molières : Dordogne.
 Montbard : Côte-d'Or.
 Montfort : Côte-d'Or, commune Montigny-Montfort.
 Montredon : Gard, commune Salinelles.
 Montségur : Ariège.
 Narbonne : Aude.
 Penne-d'Albigeois : Tarn.
 Peyrepertuse : Aude, commune Duilhac.
 Provins : Seine-et-Marne.
 Puch (Le) : Gironde, commune Saint-Germain-du-Puch.

Puilaurens : Aude, commune Lapradelle-Puilaurens.
Puivert : Aude.
Quillan : Aude.
Ravel : Puy-de-Dôme, commune Picherande.
Roquetaillade : Gironde, commune Mazère.
Roquette (La) : Hérault, commune Valflaunès.
Sauveterre-la-Lémance : Lot-et-Garonne.
Sommières : Gard.
Termes : Aude.
Uzès : Gard.
Villandraut : Gironde.
Villeneuve-lès-Avignon : Gard.
Vincennes : Val-de-Marne.
Viviourès : Hérault, commune Valflaunès.

Notes

N.B. : Les références bibliographiques indiquées entre parenthèses renvoient à la bibliographie générale établie à la fin de cet article.

1. Sur l'architecture « philippine », voir les différents chapitres thématiques consacrés à la tour maîtresse, aux tours flanquantes, aux archères, dans Mesqui, 1991-1993 ; de façon plus ciblée sur la région d'Île-de-France, voir Châtelain, 1981. Sur l'organisation de la maîtrise d'ouvrage et de la maîtrise d'œuvre, voir Erlande-Brandenburg, 1987. Sur la diffusion du modèle en Europe, voir Meckseper, 1975, Durdik, 1994, Bragard, 1999.
2. Baudry, 1990 ; Mesqui, 1990.
3. Sur les innovations des systèmes d'entrée, voir Mesqui, 1981. Pour Angers, voir Mallet, 1991 ; Mallet, 1998. Pour Carcassonne, voir Poux, 1923 ; Bruand, 1973, Cité ; Bruand, 1973, Château. La datation du château, établie par Héliot, 1966, a été remise en cause de façon peu convaincante par Dovetto, 1994.
4. Les travaux de l'administration royale sous Louis IX ont été fort bien étudiés par Eydoux, 1973 ; Quehen, 1983. Une très belle synthèse de l'architecture est donnée par Bayrou, 1988, Essai.
5. Excellente monographie de l'Inventaire, 1973.
6. Aucune étude détaillée sur Beaucaire ; en attendant, voir Contestin, 1973 ; Contestin, 1986 et Mesqui, 1997 : 48-49.
7. Des travaux sont mentionnés à Sommières de 1239 à 1261 au moins, comme l'a fait apparaître R. Michel, *L'administration royale dans la sénéchaussée de Beaucaire au temps de saint Louis*, 1910, p. 161 sqq. Montredon, près de Sommières, fut fortifié sous le sénéchal Pierre d'Athies (1239-1241) ; voir Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. VIII, col .1247.
8. Bruand, 1973, Cité.
9. Bayrou, 1981 ; Bayrou, 1998.
10. Duhamel, 1879.
11. Bonnel, 1963. En dehors de la tour des Masques, on doit attribuer aussi à Philippe le Bel l'édification du premier niveau de la porte Saint-André, traditionnellement datée des années 1360 : en attendant la publication par Chantal Maigret d'un travail de maîtrise où elle a révélé cet aspect, voir Mesqui, 1997 : 406.
12. Aucune étude à ce jour sur cet édifice notable.
13. En attendant la notice à paraître dans le *Congrès archéologique de France*, session de 1999, on pouvait consulter Faucherre, 1989.
14. Voir les pièces d'une enquête de 1247 dans *Histoire du Languedoc*, t. VII, p. 160 sqq.
15. Mesqui, 1979.
16. Blary, 1990.
17. Lavergne, 1927, Homme.
18. Lavergne, 1927, Bourdeilles ; Mesqui, 1997 : 72-73 ; Rémy, 1998.
19. Blicck, 1997.
20. Duclos (A.), *Bruges. Histoire et souvenirs*, Bruges, 1910. Despriet (Ph.), *2000 jaar Kortrijk*, Courtrai, 1990, pp. 28-42.
21. Guérout, 1949 ; Guérout, 1996.
22. Penne d'Albigeois entra dans le domaine d'Alphonse de Poitiers en 1253 ; mais on doit remarquer qu'après sa mort, en 1271, ses biens revinrent à la couronne.
23. Mesqui, 1991-1993 : II, 251 ; Mesqui, 1997 : 24-25.
24. Mesqui, 1981.
25. Meckseper, 1982 ; Mesqui, 1986 ; Durupt, 1998.
26. Bayrou, 1988, Arques.
27. Tisseyre, 1982.
28. Eydoux, 1973 : 212-218.
29. Bayrou, 1992.
30. Mortet, 1899 ; Carbonnell-Lamothe ; Pradalier, 1977.

31. Bayrou, 1993.
32. C'est à Christian Rémy que l'on doit la mise en relation des différents sites construits par ce personnage qui sort du commun : en effet, nul n'avait songé jusqu'alors à relier des sites aussi éloignés que tous ceux-là, et à examiner la cohérence d'ensemble. Voir Rémy, 1995 ; Rémy, 1998 ; Rémy, 1999. Sur Montfort, voir Le Cam.
33. Jatteau, 1975.
34. Brissac, 1956, les date de 1299-1305 ; Laloy, 1957, les date de 1296-1302.
35. Delhumeau, 1993 ; Fritsch, 1990.
36. Bruand, 1988, Bourbon.
37. Deschamps, 1938 ; Bruand, 1988, Hérisson.
38. Buhot de Kersers (A.), *Statistique monumentale du département du Cher*, Paris, 1895, t. 7, p. 111.
39. Huillard-Bréholles (M.), *Titres de la maison ducale de Bourbon*, t. I, Paris, 1867, n^{os} 621 et 658. Dans Vignier (F.), *Dictionnaire des châteaux de France, Bourgogne-Nivernais*, Paris, 1980, la tour est attribuée à Jean de Clermont, fils de Robert, entre 1310 et 1317, sur la foi d'une tradition.
40. Aucune monographie n'a été consacrée à ce site majeur. Voir Mesqui, 1997 : 245-246.
41. La bibliographie est lacunaire sur ce petit château : voir, pour l'historique, Courtépée (C.), *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-1785, t. IV, p. 4.
42. La lacune d'une monographie du château est affligeante. Tout au plus la petite notice de Guिताut permet-elle de supposer que ces ouvrages sont dus à la famille de Mello ; en tout cas, l'influence de Montbard est manifeste. Voir aussi Courtépée (C.), *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-1785, t. III, p. 541.
43. Voir Barastier, 1982, en l'absence de monographie. L'histoire du site est marquée par le passage en 1324 à la puissante famille de Vienne, qui pourrait avoir été l'argument de la construction de cet ensemble ; mais cette hypothèse n'est rien de moins que fragile.
44. Taylor, 1950 ; Brown, 1963 ; Taylor, 1977. Voir aussi *La Maison de Savoie en pays de Vaud*, Lausanne, 1990, pp. 159-174.
45. Cathcart King (D.-J.), *Castellarium Anglicanum*, t. I, Londres, 1983, p. 152.
46. Mesqui, 1981.
47. Cathcart King (D.-J.), *Castellarium Anglicanum*, t. I, Londres, 1983, p. 32.
48. Gardelles, 1972 : 221, 177.
49. Faucherre, 1990.
50. Gardelles, 1972 : 71.
51. *Idem*, 1972 : 109.
52. *Idem*, 1972 : 134.
53. *Idem*, 1972 : 162-164.
54. Chapelot, 1996 : 69.

Bibliographie

- Aubert, 1926 :
 Aubert (M.), « Château de Farcheville », *Bulletin monumental*, 1926, pp. 370-372.
- Barastier, 1982 :
 Barastier (M.), *La Haute Vallée de l'Ouche et son bassin*, 1982.
- Baudreu, 1988 :
 Baudreu (D.), Dauzat (M.), Passelac (M.), Rancoule (G.), Sarret (J.-P.), *La cité de Carcassonne*, Carcassonne, 1988 (*Archéologie du Midi médiéval*, suppl. aut. 5, 1987).
- Baudry, 1990 :
 Baudry (M.-P.), Langeuin (P.), « Les tours de la basse-cour du château de Coucy », *Congrès archéologique de France*, 148^e session, 1990, pp. 249-261.
- Bayrou, 1981 :
 Bayrou (L.), *Le château de Puilaurens*, Carcassonne, 1981.
- Bayrou, 1988, Arques :
 Bayrou (L.), *Le château d'Arques*, 1988 (*Archéologie du Midi médiéval* ; suppl. au t. 6 de la Revue annuelle du Centre d'archéologie du Midi médiéval).
- Bayrou, 1988, Essai :
 Bayrou (L.), « Essai sur les techniques de construction des forteresses royales des Corbières, xiii^e et xiv^e s. », *Études roussillonnaises*, t. VIII, n. série, 1988, pp. 11-177.
- Bayrou, 1988, Termes :
 Bayrou (L.), *Le château de Termes*, 1988 (*Archéologie du Midi médiéval* ; suppl. au t. 6 de la Revue annuelle du CAML).
- Bayrou, 1992 :
 Bayrou (L.), « Essai sur le château de la Roquette (ou de Viviorès) », *Travaux offerts à Marcel Durliat. De la création à la restauration*, Toulouse, 1992, pp. 411-421.

- Bayrou, 1993 :
- Bayrou (L.), « Essai sur le château de Quillan », *Bulletin monumental*, t. 151/1, 1993, pp. 229-241.
- Bayrou, 1998 :
- Bayrou (L.), « Essai de datation du château de Quéribus », *Études roussillonnaises. Revue d'histoire et d'archéologie méditerranéennes*, t. XVI, 1998, pp. 37-42.
- Blary, 1990 :
- Blary (F.), « Les fortifications du château de Château-Thierry des derniers comtes Herbertiens au premier duc de Bouillon (XI^e-XVI^e siècle), *Congrès archéologique de France*, 148^e session, 1990, pp. 137-180.
- Blieck, 1997 :
- Blieck (G.), « Le château dit de Courtray à Lille de 1298 à 1339 : une citadelle avant l'heure », *Bulletin monumental*, t. 135, 1997, pp. 185-206.
- Bonnel, 1963 :
- Bonnel (E.), « Le Fort Saint-André à Villeneuve-lès-Avignon », *Congrès archéologique de France*, 1963, pp. 202-205.
- Boudrie, 1989 :
- Boudrie (R. et M.-A.), *Le château de Châlus-Chabrol*, s.l., 1989.
- Bragard, 1999 :
- Bragard (Ph.), « Essai sur la diffusion du château " philippien " dans les principautés lotharingiennes au XIII^e siècle », *Bulletin monumental*, 1999, fasc. 2, pp. 141-167.
- Brissac, 1956 :
- Brissac (G. de), *Le château de Ravel*, Clermont-Ferrand, 1956.
- Brown, 1963 :
- Brown (R. A.), Colvin (H.-M.), Taylor (A.-J.), *The History of the King's works*, Londres, vol. I-III, 1963.
- Bruand, 1973, Cité :
- Bruand (Y.), « La cité de Carcassonne. Les enceintes fortifiées », *Congrès archéologique de France*, 1973, pp. 496-515.
- Bruand, 1973, Château :
- Bruand (Y.), « La Cité de Carcassonne. La citadelle ou château comtal », *ibidem*, pp. 516-532.
- Bruand, 1988, Bourbon :
- Bruand (Y.), « Le château de Bourbon-l'Archambault », *ibidem*, 1988, pp. 97-110.
- Bruand, 1988, Hérisson :
- Bruand (Y.), « Le château d'Hérisson », *ibidem*, 1988, pp. 243-264.
- Carbounell-Lamothe :
- Carbounell-Lamothe (Y.), « Recherches sur la construction du palais neuf des archevêques de Narbonne », *Narbonne Archéologie et Histoire*, XLV^e Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, t. II, pp. 217-235.
- Chapelot, 1996 :
- Chapelot (J.), « Le Vincennes des quatre premiers Valois : continuités et ruptures dans un grand programme architectural », *Vincennes aux origines de l'État moderne*, Paris, 1996, pp. 53-114.
- Châtelain, 1981 :
- Châtelain (A.), « La nouvelle architecture militaire du XIII^e siècle en Île-de-France », *Liber Castellorum*, Zutphen, 1981, pp. 66-75.
- Contestin, 1973 :
- Contestin (M.), « Le château de Beaucaire », *Bulletin monumental*, 1973, pp. 129-136.
- Contestin, 1986 :
- Contestin (M.), *Le château de Beaucaire*, Beaucaire, 1986.
- Delhumeau, 1993 :
- Delhumeau (H.), « Farcheville. Un château " méridional " en Île-de-France. Quelques données nouvelles sur la construction médiévale », *Bulletin monumental*, t. 151/1, 1993, pp. 279-292.
- Deschamps, 1938 :
- Deschamps (P.), « Hérisson. Château », *Congrès archéologique de France*, 1938, pp. 184-196.
- Dovetto, 1994 :
- Dovetto (J.), « Essai de datation du château comtal de la cité de Carcassonne », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. XCIV, 1994, pp. 49-57.
- Dubourg-Noves, 1979 :
- Dubourg-Noves (P.), « Forteresses et résidences des comtes d'Angoulême dans leur capitale », *Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1979-80, pp. 37-62.
- Duhamel, 1879 :
- Duhamel (L.), *La Tour Philippe le Bel à Villeneuve-lez-Avignon*, Avignon, 1879.

- Durdik, 1994 :
 Durdik (Th.), *Kastellburgen des 13. Jahrhunderts in Mitteleuropa*, Prague, 1994.
- Durupt, 1998 :
 Durupt (A.-M.), « Châteaux et enceintes à bossages en Provence occidentale », *Châteaux forts d'Europe*, n° 6, 1998, pp. 4-44.
- Erlande-Brandenburg, 1987 :
 Erlande-Brandenburg (A.), « Organisation du conseil d'architecture et du corps des spécialistes sous Philippe Auguste », *Artistes, artisans et productions artistiques au Moyen Âge*, Paris, 1987, t. II, pp. 221-224.
- Eydoux, 1973 :
 Eydoux (H.-P.), « Châteaux des Pays de l'Aude », *Congrès archéologique de France*, 1973, pp. 169-253.
- Faucherre, 1989 :
 Faucherre (N.), Mesqui (J.), « Le château de Sommières », *Sommières et son histoire*, n° 4, 1989, pp. 8-17.
- Faucherre, 1990 :
 Faucherre (N.), Dangles (Ph.), « Les fortifications du Bourgneuf à Bayonne. État de la question. Nouvelles hypothèses », *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, n. série n° 146, 1990, pp. 43-82.
- « Fort de Saint-André », *Congrès archéologique de France*, 1909, t. I, pp. 131-139.
- Fritsch, 1990 :
 Fritsch (J.), « À propos de l'abolition des signes de féodalité », *La Révolution en Île-de-France, Actes du sixième colloque de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, dans *Paris et Île-de-France*, t. 41, 1990, pp. 223-233.
- Gardelles, 1972 :
 Gardelles (J.), *Les châteaux du Moyen Âge dans la France du Sud-Ouest*, Paris, 1972.
- Giulato, 1998 :
 Giulato (G.), « Le château de Blâmont (Lorraine) du XIII^e au XVII^e siècle », *Le château médiéval et la guerre dans l'Europe du Nord-Ouest, Revue du Nord*, hors-série, Collection Art et Archéologie n° 5, 1998, pp. 77-88.
- Guérout, 1949 :
 Guérout (J.), « Le palais de la Cité à Paris des origines à 1417 », *Mémoires de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, t. 1, 1949, pp. 57-212 ; t. 2, 1950, pp. 21-204 ; t. 3, 1951, pp. 7-101.
- Guérout, 1996 :
 Guérout (J.), « L'hôtel du roi au palais de la Cité à Paris sous Jean II et Charles V », *Vincennes aux origines de l'État moderne*, Paris, 1996, pp. 219-288.
- Guibert, 1887 :
 Guibert (L.), *Chalucet*, Limoges, 1887.
- Guitaut :
 Guitaut (H. de), *Le château d'Époisses*, s.l.n.d.
- Héliot, 1966 :
 Héliot (P.), « L'âge du château de Carcassonne », *Annales du Midi*, t. 78, 1966, pp. 7-21.
- Inventaire, 1973 :
 Inventaire général des Monuments et des richesses artistiques de la France. *Gard : canton d'Aigues-Mortes*, Paris, 1973.
- Jatteau, 1975 :
 Jatteau (R.), « Le château d'Arrabloy », *Études Ligériennes d'histoire et d'archéologie médiévales*, Auxerre, 1975, pp. 487-489.
- Laloy, 1957 :
 Laloy (M.), « La frise héraldique de Ravel », *Bulletin historique et scientifique d'Auvergne*, 1957, t. LXXVII, n° 574, pp. 41-64.
- Lavergne, 1927, Bourdeilles :
 Lavergne (G.), « Château de Bourdeilles », *Congrès archéologique de France*, 1927, pp. 317-337.
- Lavergne, 1927, Domme :
 Lavergne (G.), « Domme », *ibidem*, 1927, p. 250 sqq.
- Le Cam :
 Le Cam (M.), « Montfort-en-Auxois et ses seigneurs », *Bulletin de la Société des Amis des Arts et de l'Histoire*, t. II.
- Mallet, 1991 :
 Mallet (J.), *Le château d'Angers*, Nantes, 1991 (Images du Patrimoine).

- Mallet, 1998 :
 Mallet (J.), « La construction au château royal (xiii^e-xvi^e siècles) », *La construction en Anjou au Moyen Âge*, éd. par D. Prigent et N.-Y. Tonnerre, Angers, 1998, pp. 113-124 (Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996).
- Meckseper, 1975 :
 Meckseper (C.), « Ausstrahlungen des französischen Burgenbaues nach Mitteleuropa im 13. Jahrhundert », *Beiträge zur Kunst des Mittelalters, Festschrift für Hans Wentzel zum 60. Geburtstag*, Berlin, 1975, pp. 135-144.
- Meckseper, 1982 :
 Meckseper (C.), « Über die Verbreitung und Zeitstellung des Buckelquaders in Frankreich », *Burgen und Schlösser*, 1982, pp. 7-16.
- Mesqui, 1979 :
 Mesqui (J.), *Provins. La fortification d'une ville au Moyen Âge*, Paris, 1979.
- Mesqui, 1981 :
 Mesqui (J.), « La fortification des portes avant la Guerre de Cent Ans », *Archéologie médiévale*, t. XI, 1981, pp. 203-229.
- Mesqui, 1986 :
 Mesqui (J.), « Parements à bossage dans la fortification et le génie civil en France au Moyen Âge », *Château-Gaillard*, t. XIII, 1986, pp. 97-126.
- Mesqui, 1990 :
 Mesqui (J.), « Les programmes résidentiels du château de Coucy du xiii^e au xvi^e siècle », *Congrès archéologique de France*, 148^e session, 1990, pp. 207-247.
- Mesqui, 1991-1993 :
 Mesqui (J.), *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence*, Paris, Éd. Picard, 2 t., 1991-1993.
- Mesqui, 1997 :
 Mesqui (J.), *Châteaux-forts et fortifications en France*, Paris, 1997.
- Mortet, 1899 :
 Mortet (V.), *Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale, le cloître et le palais archiépiscopal de Narbonne, xiii^e-xiv^e siècles*, Toulouse-Paris, 1899.
- Nissen-Jaubert, 1998 :
 Nissen-Jaubert (A.), « Le château de Domfront au Moyen Âge : approche archéologique et historique », dans « Autour du château médiéval », *Mémoires et documents de la Société historique et archéologique de l'Orne*, n° 1, 1998, pp. 147-162.
- Patier, 1973 :
 Patier (Paul), *Le siège de Châlus-Chabrol par le roi Richard Cœur de Lion. Étude des deux châteaux de Châlus*, Limoges, 1973.
- Poux, 1923 :
 Poux (J.), *La Cité de Carcassonne*, Toulouse, 1923.
- Pradalier, 1977 :
 Pradalier (H.), « Viollet-le-Duc et l'Hôtel de Ville de Narbonne », *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 1977, t. 39, pp. 63-107.
- Quehen, 1983 :
 Quehen (R.), Deltiens (R.), *Les châteaux cathares... et les autres*, Montesquieu-Volvestre, 1983.
- Rémy, 1995 :
 Rémy (Chr.), *Pouvoir royal et fortification en Limousin-Périgord aux xiii^e et xiv^e siècles. Le château de Chalucet et le patrimoine de maître Géraud de Maulmont*, Diplôme d'études approfondies en civilisation médiévale, université de Poitiers, août 1995.
- Rémy, 1998 :
 Rémy (Chr.), Babelon (J.-P.), « Les châteaux de Bourdeilles », *Congrès archéologique de France*, 1998, pp. 119-142.
- Rémy, 1999 :
 Rémy (Chr.), « Les constructions de maître Géraud de Maulmont », *Bulletin monumental*, 2001, à paraître.
- Taylor, 1950 :
 Taylor (A.-J.), « Master James of Saint-Georges », *The english historical review*, 1950, pp. 434-457.
- Taylor, 1977 :
 Taylor (A.-J.), « Castle-Buildings in thirteenth century. Wales-Savoy », *Proceedings of the British Academy*, t. 63, 1977, p. 265 sqq.
- Tisseyre, 1982 :
 Tisseyre (J.), *Le château de Puivert*, Carcassonne, 1982.

RENCONTRES DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

1300... L'ART AU TEMPS DE PHILIPPE LE BEL



Sous l'impulsion déterminante du mécénat, et plus particulièrement de celui des femmes qui, comme Jeanne d'Évreux, ont joué un rôle exemplaire dans la naissance du collectionnisme, les années 1300 voient naître, près de la cour de France, un véritable courant artistique.

Le pouvoir royal s'affirme alors dans une rhétorique architecturale glorifiant la monarchie française.

Parallèlement, à la veille de la guerre de Cent Ans, les relations complexes entre les cours de France et d'Angleterre, les achats d'œuvres à Paris, les voyages d'orfèvres et de marchands entraînent une circulation intense des pièces et de fructueux échanges des connaissances et des techniques.

Cet ouvrage est aussi l'occasion de mettre en lumière l'influence d'une nouvelle dévotion sur le style et les formes des objets précieux, le développement des thèmes profanes et courtois, mais également de souligner que le style « français » de l'architecture napolitaine à l'époque de Charles d'Anjou est avant tout tributaire des traditions italiennes.

Loin des idées reçues, le lecteur est ainsi invité à jeter un nouveau regard sur cet art au temps de Philippe le Bel encore trop souvent considéré comme un simple passage vers le gothique courtois.



Prix : 32 euros / 209,91 francs
Imprimé en France
ISBN : 2-904187-07-3
www.ecoledulouvre.fr

Diffusion : La Documentation française
29-31, quai Voltaire, 75344 Paris Cedex 07
Téléphone : 01.40.15.70.00. Télécopie : 01.40.15.72.30
www.ladocfrancaise.gouv.fr